

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

“Il n'est pas de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer”, déclama Georges Nessler.

Des voix rieuses s'élèvent autour de la table à thé. Avec d'autant plus de conviction qu'elles ignorent tout de la question, les jeunes filles approuvent ou protestent. Une petite personne vive et menue, dont le visage irrégulier et trop pâle s'éclairait de magnifiques yeux bruns, s'écria, indignée :

— Je ne vous ai pas autorisé à feuilleter mon album, monsieur Nessler.

— Mademoiselle, un album est fait pour être feuilleté.

— Pas le mien, protesta Camille d'Auriel. Je vous l'ai donné pour y écrire. Il eût été discret de ne pas tourner les pages.

— Ce n'est certainement pas vous, mademoiselle d'Auriel, qui avez cité cela, affirma un jeune homme à l'air très grave qui, silencieusement, dégustait son verre de Porto.

— Non, monsieur d'Altone, ce n'est pas moi ; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous m'en jugez incapable.

— Je vous juge incapable non de le penser, mais de l'écrire.

— Ah ?

— L'écriture, reprit Georges Nessler, est grande, couchée, mince, capricieuse : il s'agit d'une imagination plus sentimentale que passionnée.

— Oh ! c'est trop fort ! Monsieur Nessler, vous êtes d'une indistinction...

— Mademoiselle de Givore, je vous trouve souverainement injuste. Comment ! J'ai la signature sous les yeux — une belle signature bien lisible, qui s'étale dans toute la largeur de la page, une signature, enfin, qui tient à s'affirmer : “C'est moi et

pas une autre.” Et je me contente de la décrire, sans trahir le nom charmant, pourtant euphonique, doux à prononcer...

— C'est tout ?

— Pour le moment.

— Eh ! bien, j'ai le courage de mon opinion, déclare Marcelle de Givore : c'est moi qui ai mis cela dans l'album de ma cousine. Etes-vous content, monsieur d'Altone ? Cela vous paraît-il tout simple que je le pense, moi, et que je l'écrive ?

— Cela me paraît très simple et très effrayant.

— Oh ! effrayant ! s'écria-t-on en chœur.

— Nous ne sommes plus au temps où les petites filles avaient peur de croquemitaine et les grandes peur de l'amour.

Un furtif sourire éclaira le sérieux visage de Jacques d'Altone. Son regard amusé se porta sur Marcelle.

Elle paraissait très jeune, plus jeune même que ses vingt-deux ans. Extrêmement blonde, de ce blond cendré à reflets d'argent, si rare et si doux, elle avait les yeux bleu foncé, presque violets, et des cils bruns, ce qui, en opposition avec la teinte pâle des cheveux, donnait au visage un peu de dureté lorsqu'elle ne souriait pas.

— Vous ne pouvez imaginer, dit le jeune homme, combien c'est amusant de vous entendre prononcer ce mot-là...

— Et ce ?...

— Beaucoup trop long à vous expliquer.

— Naturellement. Mais je vous comprends tout de même, allez !... Oh ! que c'est irritant d'être toujours traitée en petite fille ! J'ai vingt-deux ans et demi. Et ma cousine, bien moins âgée que moi, est beaucoup plus libre.

— Oh ! moi... soupira Camille.

Le regard de Jacques se posa sur elle, sympathique. Il sait d'où vient cette liberté relative dont jouit la jeune fille.

Elle n'a point ainsi que Marcelle, un guide tendre et prudent qui la défend contre les réalités de la vie. Orpheline de mère dès son enfance, Camille a quitté quelques mois plus tôt le deuil de son père. Elle demeure un peu étrangère en ce vieil hôtel familial où on l'a accueillie.

Le comte de Givore, frère de Mme d'Auriel, est mort voici de longues années et toute l'affection de la comtesse est absorbée par Marcelle ; Camille ne peut trouver en elle qu'un fictif mentor ; d'une bienveillante, d'une aimable indifférence. Et, sans l'expansive amitié de sa cousine, Camille bien souvent souffrirait d'une grande impression de solitude et d'abandon.

Cependant elle aime la vieille demeure où sa mère a grandi, où ses aïeules ont vécu. C'est dans le faubourg Saint-Germain, en la tranquille rue Saint-Guillaume, au fond d'une large cour pavée, un hôtel du XVII^e siècle, d'aspect morose. L'intérieur est moins austère.

Sous Louis XIV une comtesse de Givore le fit transformer au goût pimpant de l'époque : boiseries, fenêtres, trumeaux galants, bergères douillettes, fauteuils laqués de blanc, tentures soyeuses ; l'harmonieuse unité du décor fait de l'hôtel de Givore une demeure exquise, évocatrice pour l'âme poétique de Camille d'Auriel, de toute la grâce, de tout le charme du passé.

Le petit salon où était servi le thé plaisait tout particulièrement à Camille. En dehors des jours de réception, elle aimait à se réfugier là, y apportait son ouvrage et ses livres. Au centre d'un panneau, un portrait d'aïeule était accroché auquel ressemblait la jeune fille, et cela contribuait sans doute à lui donner une impression plus vive de “chez soi”.

Les murs, à pans coupés, étaient recouverts de pékin bouton d'or dont le temps avait amorti la nuance. Près du foyer, deux bergères profondes se faisaient vis-à-vis depuis plus de cent ans ; et Camille nepouvait les regarder sans s'imaginer entendre le chuchotement caressant et discret de